

C'est un terrain à peine vague, clos d'arbres un peu courts. Il y a toujours quelqu'un ou un chien près d'un feu, au milieu des cabanes et des caravanes; et Gigi, notre camion, nid paisible durant un mois d'itinérance à Notre-Dame-des-Landes. On s'enracine naturellement dans ce bocage où les champs, à l'orée du printemps, se réveillent humides et même parfois gelés. Nantes est plus bas, suffisamment loin pour ne pas faire écran, par nuit claire, à un spectacle palpitant d'étoiles.

On peut l'oublier, mais l'accélération du monde nous rattrape constamment. Si le fléau urbain n'avale pas chaque brin d'herbe, si certains refuges ruraux donnent l'idée de chemins parallèles, le sursis est sensible partout. Ici, à Notre-Dame, un aéroport international devrait transporter son idée du progrès, puis les hommes vers le monde entier.

Il faut en effet une certaine audace dans le mépris pour appeler «écologique» ce terminal de béton, en projet depuis quarante ans. Vert de rage, ce quatrième Z s'attaque à une pédagogie inédite du capitalisme, comme à un mauvais génie.

Face à l'offensive aujourd'hui bariolée, clinquante du développement, il n'est pas besoin de voir très loin pour comprendre que «sauver la planète» ne veut pas dire changer le monde.

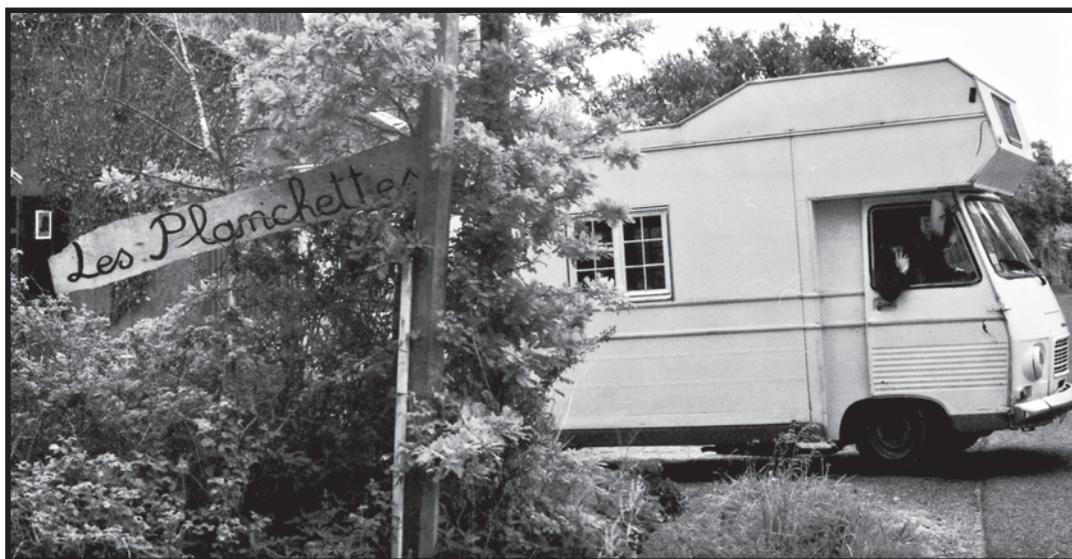
À la mi-avril, au moment même de notre arrivée sur ces terres promises au kérosène, la seconde phase éruptive d'Eyjafjöll changeait quelques flux en cendres. Il n'aurait pas été absurde de revendiquer l'émission de ce panache volcanique, qui aura, quelques jours durant, coupé les ailes de l'Europe. A-t-on fait

mieux depuis longtemps que ce rougeoyant camarade islandais? Qui a mieux su que ce volcan ramener sur terre, pour un temps, un modèle économique qui chancelle de toute sa hauteur?

Ce serait bien sûr faire preuve de candeur – millénariste – que d'attendre d'un soulèvement de la nature qu'il scelle le sort de l'industrie à billets verts! Nous ne croyons pas à l'insurrection des plaques tectoniques, à l'imminente mutinerie bactériologique, à la vengeance des vents marins. La nature peut bien hurler, elle ne s'organisera pas à notre place.

Nous ne voulons pas des aéroports, ni des rouages qui les rendent indispensables. Nous ne nous laisserons pas davantage amadouer par les objets nouveaux du capitalisme vert – écoquartiers, métropoles vertes et autres systèmes d'enrégimentation durable. Que répondre alors à ce monde qui évolue pour mieux rester le même, bruissant seulement d'un nouvel «éco» qui rallonge de deux syllabes une servitude déjà interminable: éco-industrie, éco-expertise, éco-vigilance, éco-placement?

Ici et là, de nouvelles pratiques voient le jour, qui ne font pas l'économie de la lucidité et s'opposent résolument à la vie en boîte – fût-elle étiquetée par Écocert – administrée, calibrée, connectée. C'est ce qui nous attire dans les expériences de jardins collectifs ainsi que dans certains types d'Amaps, et plus encore dans les liens qui se tissent entre plusieurs générations de paysans et d'urbains. Et c'est ce qui nous a plu à Notre-Dame-des-Landes: l'épineuse tentative d'enraciner et de faire coexister des modes de vie différents dans une lutte. Puissent-ils garder de leur piquant.



Pour chaque numéro, l'équipe de Z quitte le bureau de Montreuil pendant quelques semaines. Certains d'entre nous partent ainsi à bord de Gigi, ce camion-tiroir, qui se fait doubler par les mobylettes, pour aller rencontrer d'autres mondes. Ci-dessus, Gigi quitte le terrain occupé des Planchettes, à 30 km de Nantes, après s'y être déplié durant les mois d'avril-mai... Ce J7 a 30 ans, et, en âge de camion, il faut multiplier par 3... Gigi est vieux: il a les soufflets de cardan qui suintent et il rouille! Du coup, si vous connaissez un carrossier ou un mécanicien qui pourrait lui redonner un coup d'éclat et lui offrir une révision pour pas cher, vous pouvez nous écrire, nous téléphoner, passer nous voir...